



À l'écoute

Jean-Marie Privat

► To cite this version:

Jean-Marie Privat. À l'écoute. Cahiers de Littérature Orale, 2019, L'heure du conte, 86, pp.59 - 103.
10.4000/clo.7898 . hal-03175853

HAL Id: hal-03175853

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03175853>

Submitted on 21 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

À l'écoute

Listening

Jean-Marie Privat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clo/7898>

DOI : 10.4000/clo.7898

ISBN : 9782858313723

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2019

Pagination : 59-103

ISBN : 9782858313716

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Jean-Marie Privat, « À l'écoute », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 86 | 2019, mis en ligne le 03 décembre 2020, consulté le 05 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clo/7898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.7898>



Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

À l'écoute

Jean-Marie PRIVAT

Université de Lorraine – CREM

À Loulou : « Tu aimes mieux lire une histoire ou l'entendre raconter [à propos de *La fille aux loups* qu'il a entendue après l'avoir lue] ?

— Oh ! raconter. On y met du sien en racontant. »

Jacqueline Dreyfus, Heure du conte, 23 janvier 1932

Loulou a raison, à double titre. On y met du sien en effet en racontant – mais aussi en écoutant. C'est en tout cas ce pacte de l'engagement réciproque qui conditionne la rencontre réussie du raconteur et de son public. Ce partage de l'investissement subjectif et collectif dans la fiction suppose un cadre participatif favorable. Ce sont quelques-unes de ces conditions d'une interaction langagière et plus largement culturelle, vivante et gratifiante, que nous explorons ici.

Nous nous mettons pour ce faire à l'écoute des conteuses de L'Heure joyeuse dans les années 1920 et 1930¹. Les pionnières de ces nouveaux modes de médiations orales de la littérature avaient pour nom Claire Huchet, Mathilde Gruny, puis Marguerite Leriche et un peu plus tard Jacqueline Dreyfus. Or, ces bibliothécaires-conteuses conservaient la mémoire écrite de leurs pratiques sous forme de fiches (après chaque séance hebdomadaire pour les petits

1. Héritière de la *Story Hour* anglo-saxonne, les débuts de l'Heure du conte à la française datent de la fin de l'année 1924. Cette *Heure* se déroulait dans le cadre de L'Heure joyeuse, la toute nouvelle bibliothèque pour enfants inaugurée dans le Quartier Latin à Paris le 12 novembre 1924. Voir EZRATTY, 2013, p. 469-472 et pour une approche plus large, EZRATTY, 1992, p. 202-219.

et les grands) ou dans des cahiers personnels. On voit se dessiner, à la lecture de ces notes de terrain *at home*, entre observation participante et évaluation professionnelle à usage interne, plusieurs paramètres de communication particulièrement favorables (ou défavorables) à ce mode de connivence littéraire. Cet *opus* sera donc notre corpus².

Une atmosphère d'intimité

Le lieu n'est pas conçu comme un espace confidentiel ou fusionnel pas plus qu'il ne doit être solennel ou conventionnel. Toutefois, l'attention en miroir du conteur et de son auditoire peut être parasitée par la précarité des conditions matérielles :

On raconta dans l'unique salle de lecture et de prêt où les lecteurs qui ne participaient pas à l'Heure du conte gênaient par leurs allées et venues [...]. Et l'on enviait la stagiaire norvégienne décrivant la grande salle bleue et or réservée dans la grande bibliothèque d'Oslo³.

Essai d'Heure du conte dans la cour. Mais on est dérangé : bruits, va-et-vient et à la fin les orphelines en horde sauvage et hurlante. Très fatigant de raconter dehors. Les enfants sont intéressés : succès moyen⁴.

Bien que cette histoire soit un peu du genre « Grand Guignol », nous la racontons pour voir l'effet qu'elle produit chez les enfants en prenant soin d'adoucir les passages effrayants. Malheureusement les auditeurs ont froid dans la cour où nous racontons. Ils n'écoutent pas très bien aussi nous ne pouvons rien déduire de précis⁵.

2. Le *fonds patrimonial Heure joyeuse* et les archives historiques de la première bibliothèque spécialisée pour enfants créée en France sont conservés depuis 2015 à la *médiathèque Françoise-Sagan*, Paris, 10^e arrondissement. Voir EZRATTY, 2016.

3. GRUNY, 1995, p. 13.

4. Leriche, Heure du conte, 9 mai 1932. Les « petites orphelines » (de guerre) sont régulièrement conduites à l'Heure du conte par les Sœurs d'un orphelinat voisin, à la stricte discipline. Elles forment un groupe de 12 petites filles.

5. Gruny, Heure du conte, 25 juin 1931.

Impossible de juger de l'effet : il fait très froid à la cave et auditeurs et conteuse claquent presque des dents⁶.

L'Heure du conte pouvait en effet se dérouler soit dans la cave du bâtiment – une école désaffectée – qui hébergea longtemps L'Heure joyeuse, soit dans le vestiaire de la bibliothèque, soit dans la cour, soit même faute de mieux dans la silencieuse salle de lecture. Chaque lieu avait sa part d'imaginaire – la cour printanière ou estivale par exemple – mais c'est bien la cave – bachelardienne en quelque façon⁷ – qui frappait le plus les imaginations enfantines. L'exiguïté du lieu pouvait même conférer à ces *Heures*-là un caractère collectif exceptionnel, à la fois dépaysant et valorisant :

Début très satisfaisant. Écoutent joyeusement et tout de suite sont dans l'histoire. Pinokio [sic] reste encore pour eux « un pantin de bois ». Crient « encore » quand c'est fini. Mais nous sommes trop entassés dans la cave ; les enfants ne savent où mettre leurs pauvres jambes⁸ !...

Ce paradoxe qui heurte volontiers notre bon sens – être mal assis et ne vouloir en bouger – n'était sans doute pas absent des anciennes veillées de contage qui pouvaient se dérouler dans de simples granges mal chauffées⁹ ou dans des

6. Huchet, *Heure du conte*, 17 décembre 1927.

7. Bachelard (1994, p. 24 et p. 33) décrit la cave comme un authentique *cosmos*, *l'être obscur* de la maison, le lieu privilégié de la rêverie sur *l'irrationalité des profondeurs* et des *valeurs d'intimité*, bref, un *corps de songes* en puissance.

8. Leriche, *Heure du conte*, 13 novembre 1930.

9. Deux exemples historiques, pour mémoire : « Les paysans ont aussi leurs veillées particulières, réunions plus joyeuses que les cercles brillants des villes. Dans plusieurs cantons, et notamment dans les landes, elles se tiennent dans les trous des carrières, les creux des rochers, où l'on n'entre que par une ouverture étroite : la caverne la plus ténébreuse est choisie de préférence ; c'est là que, chaque soir, à la lueur d'une lampe, les mères, les filles se rassemblent pour filer et pour entendre et raconter des histoires de revenants et de loups-garous, qu'elles tiennent de leurs aïeules. Les garçons s'y rendent aussi pour voir leurs maîtresses [...]. », HUGO, 1835, p. 231. « En tout pays de Bourgogne [...] a appris ceste invention de faire en ceste rue escartée un taudis, ou bastiment composé de plusieurs perches fichées en terre en forme ronde, replié par le dessus et à la sommité, en telle sorte qu'elle représente la testière d'un chapeau [...]. En ce taudis, entre deux perches, du costé qu'il est le plus défendu des vents, l'on laisse une petite ouverture de largeur [...] d'un pied et hauteur de deux, pour servir d'entrée et tout à l'alentour il y a des sièges composez du drap mesme, pour y asseoir plusieurs personnes.

arrière-cuisines mal éclairées. Elles n'en perdaient pas pour autant leur saveur voire leur magie, au contraire¹⁰. On observera d'ailleurs que ce ne sont pas les jeunes auditeurs de la rue Boutebrie qui se plaignent, tant ils paraissent ailleurs, comme « pris » dans l'histoire racontée. C'est ainsi qu'en « la compagnie du conteur » – selon la littérale expression de Walter Benjamin – la petite communauté peut faire corps avec la fiction :

Nous prévenons qu'il n'y a qu'une histoire et qu'elle est longue, si bien que ceux qui n'ont pas envie d'entendre tout... [...]. Ce conte a un franc succès [...]. Jean A. s'identifie à Poucinet Jean. Il a bien du mal à rester par terre. Il se lève et se fourre à nos pieds. Adèle a toujours la même attitude : yeux absents, silence complet, distraction apparente. Elle est absorbée merveilleusement [...]. Après : « C'était joli, Mademoiselle ! » Et cela ne ressemble pas aux compliments excités et artificiels qui lui sont habituels¹¹.

On a presque le sentiment que s'esquisse ici – au-delà de l'anecdote – un déport de l'investissement du raconteur dans une histoire racontée, une parmi d'autres, vers une profonde implication de jeunes auditeurs dans l'histoire entendue et vécue, à nulle autre pareille. Et ce ne serait donc plus uniquement ou même principalement le narrateur qui « pourrait laisser la mèche de sa vie se consumer tout entière à la douce flamme de sa narration », mais bel et bien tels de ses auditeurs ou telles de ses auditrices¹²...

Ce déplacement ou plus exactement ce recentrement nous oblige à prendre en compte sérieusement non seulement l'efficacité symbolique du conte, mais plus globalement l'efficacité anthropologique de l'événement de parole, *in situ*.

Là ordinairement les après-souppées s'assemblent les plus belles filles des vigneron avec leurs quenouilles et autres ouvrages, et y font la veillée jusqu'à la minuit [...], tout à tout portant une petite lampe pour s'éclairer et une trape de feu pour eschauffer la place [...]. Quelquefois, s'il fait beau temps, elles vont d'Escraigne à autre se visiter. », TABOUROT, 1969, p. 206.

10. On songe évidemment au frontispice des *Contes de Perrault* (voir PRIVAT, 2005, p. 23-52). Sur le dépérissement et la disparition des veillées traditionnelles voir par exemple WEBER, 1983, p. 590-59.

11. Dreyfus, *Heure du conte*, 17 janvier 1935.

12. BENJAMIN, 1991, p. 298.

On ne saurait en effet prétendre résumer *l'échange verbal* – *a fortiori* l'échange coopératif – à la pure et simple circulation d'un message de bouche à oreille¹³ :

La compréhension d'une parole vivante [...] s'accompagne toujours d'une *compréhension responsive active* [muette ou non], en élaboration constante durant tout le processus d'audition et de compréhension [...]. Les *autres* ne sont pas des auditeurs passifs mais des participants actifs de l'échange verbal [...]. Le locuteur a ses droits imprescriptibles à la parole, mais l'auditeur, lui aussi, a ses droits [...]¹⁴.

C'est ce même type d'extrême sensibilité à la situation concrète de communication et aux multiformes interactions interpersonnelles que nous lisons à maintes reprises dans les notes que prennent les animatrices de l'Heure du conte :

La séance du conte a lieu après une après-midi calme et peu fréquentée ; les enfants auditeurs eux-mêmes moins nombreux se placent plus facilement ; l'atmosphère est plus intime, la conteuse moins fatiguée. Raconter à 30 enfants ou à 40 est décidément très différent ! Avant que nous commençons, Micheline Loreau et Marguerite [?] réclament à haute voix : « Triste ! Triste ! ». Elles ont donc l'impression que nous choisissons et racontons « *impromptus* » [...]. Bon succès comme le peut obtenir ce conte amusant mais sans plus¹⁵.

L'intimité relative apparaît ainsi comme une situation privilégiée et donc recherchée par le conteur pour être à l'écoute de son jeune public et pour que le jeune public soit pris par le jeu¹⁶ :

13. PRIVAT, 2017.

14. BAKHTINE, 1984, p. 273-308. L'auteur précise la critique de ce qu'il appelle « l'estimation fautive des fonctions communicatives du langage » par les linguistiques modernes : « Le langage est envisagé du point de vue du locuteur comme si celui-ci était *seul*, hors du rapport nécessaire aux autres partenaires de l'échange verbal. Et lorsque l'autre est pris en compte, c'est sous la forme d'un allocutaire qui se borne à comprendre passivement le locuteur. »

15. Dreyfus, Heure du conte, 5 décembre 1935.

16. En situation de communication orale l'écoute (entendre, interpréter) est posée comme réciproque et à tout instant, sauf à s'absenter, être ailleurs, être dans la lune...

Les chaises sont dispersées en demi-cercle autour de Melle Dreyfus pour créer une atmosphère plus intime. Les enfants sont nombreux, l'agitation de quelques grands garçons et l'insuffisance des sièges préparés causent quelques désordres au début. Mais à mesure que le conte se déroule le calme revient [...] ¹⁷.

Nous nous sommes placés à l'autre extrémité de la pièce, près de la porte du cagibi. Une seule lampe allumée. C'est une bonne disposition ¹⁸.

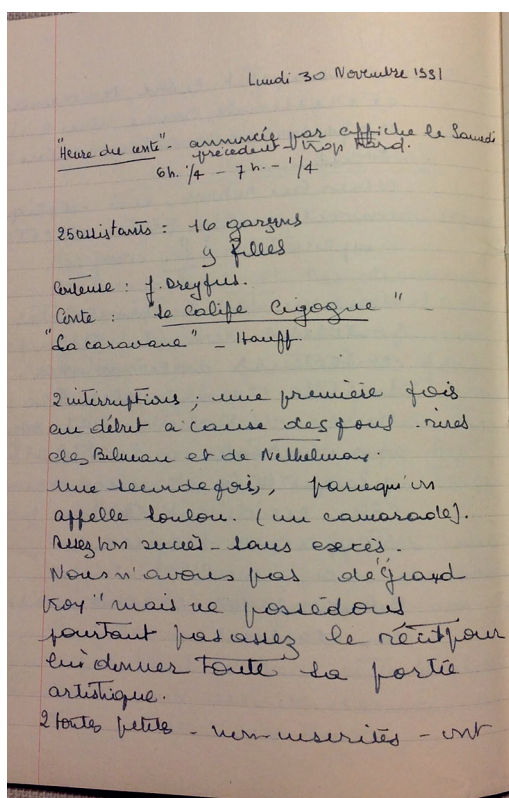


Illustration 1

Jacqueline Dreyfus, *Comptes rendus de la bibliothèque de Ménilmontant*,
30 novembre 1931
Fonds patrimonial Heure joyeuse

17. Dreyfus, *Heure du conte*, 5 décembre 1936.

18. *Ibid.*, *Comptes rendus de la bibliothèque de Ménilmontant*, 30 novembre 1931.

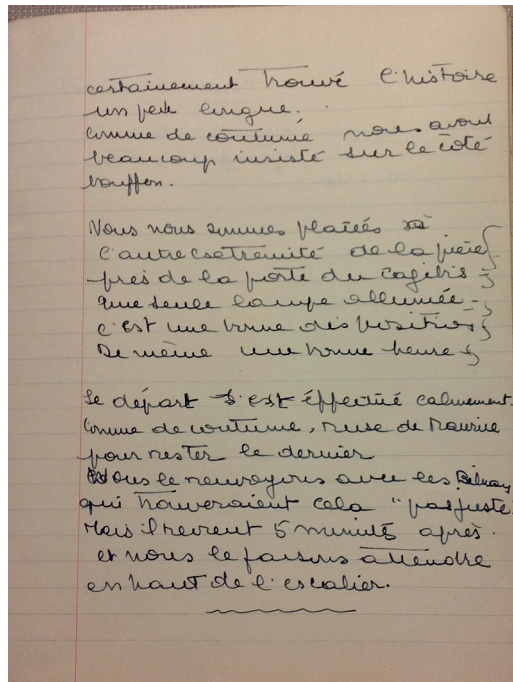


Illustration 2

Jacqueline Dreyfus, *Comptes rendus de la bibliothèque de Ménilmontant*,

30 novembre 1931

Fonds patrimonial Heure joyeuse

Cette quête d'une configuration du lieu de contage propice au rassemblement hebdomadaire d'une petite communauté d'auditeurs – en rupture assumée avec le *tête-à-tête* de la lecture solitaire – sera toujours explicitement recherchée sinon traduite dans les faits :

La disposition des chaises est un peu différente cet après-midi. Nous n'allumons pas de lampes, aussi le conte est-il raconté dans une ambiance mélancolique. Un peu entre chien et loup, qui s'accorde bien à son caractère tragique et à son sujet : le feu et la lumière qui s'éteignent à l'approche du héros maudit¹⁹.

19. *Ibid.*, 26 mars 1936.

En 1948, tous les jeudis à 5 heures, du 22 janvier au 18 mars, une Heure du conte a eu lieu dans le préau de l'école de filles de la rue St Jacques [...]. Dans le préau trop vaste, il n'est pas très facile de créer une atmosphère d'intimité, et les enfants y sont mal installés, sur des bancs de bois sans dossier²⁰.

Mais la coopération d'un jeune public en cours d'acculturation lettrée n'est pas spontanément acquise. Elle suppose de la part des bibliothécaires de discrètes stratégies techniques d'assignation symbolique :

Les enfants étaient peu enthousiastes à s'asseoir sur le demi-cercle, ils paraissaient méfiants, peu enclins à écouter quelque nouveauté quand la bibliothèque était déjà pour eux une chose déjà si nouvelle. On ne les forçait pas cependant à écouter, mais ils subissaient malgré tout l'ascendant des chaises rangées en demi-cercle²¹.

Cette acceptation est d'autant moins sûre que l'assistance est nombreuse et valorise à l'occasion d'autres façons d'être à l'écoute :

Certains ont un peu de mal à s'installer maintenant que nous avons été obligés d'admettre les enfants assis sur les tables... Beaucoup préfèrent cela²² !

Cette Heure du conte se prolonge car il y en a des nouveaux qui n'ont pas encore vu la cave et qui poussent des cris d'étonnement. [...] Ils écouteront pendant des heures. Réflexion des petits à la cave : « Moi j'm'assieds sur les bûches. C'est plus rigolo que les chaises ! » Ils voudraient qu'on éteigne la lumière comme pour les grands²³.

L'assistance est terriblement nombreuse qu'elle est forcément mal groupée. La première rangée – des tout petits garçons – est

20. 1948. Reprise de « L'Heure du conte » du jeudi. M. Gruny [Archives, Fonds patrimonial].

21. Gruny, Heure du conte, novembre 1926.

22. *Ibid.*, 21 février 1935.

23. Huchet, *Journal 1926-1927*, 10 novembre 1927.

assise par terre, ce qui amène naturellement l'un d'eux trop petit pour écouter à se rouler sur le sol²⁴.

On est évidemment assez loin de l'horizon d'attente tel que (se) le confie par écrit une bibliothécaire en rêvant du lieu comme lien :

L'atmosphère est assez troublée (chaises qui se balancent, pieds qui remuent, exclamations d'approbations ou de critiques) et sans rien de cette douceur apaisante et harmonieuse qui doit être celle des « H. de conte »²⁵.

On le voit, le dissensus sur les conditions techniques et les dispositifs physiques d'écoute – en mode classique ou libéral – est latent même si, à défaut de négociation explicite, il semble y avoir consensus sur la recherche d'un mode optimal de coprésence. C'est un idéal de présence.

C'est ce désir de présence et de coprésence qui explique, entre autres, le primat que la jeune assistance donne systématiquement aux mille et une façon du dire – la conteuse regarde son public – plutôt qu'au lire à haute voix, même si quelques échappées furtives du regard peuvent rétablir un contact visuel direct :

À noter que plusieurs, apprenant qu'on lirait au lieu de raconter, avaient eu l'air déçu²⁶.

Le soir Heure du conte des grands. Après nous leur demandons ce qu'ils préfèrent entendre, lire ou entendre raconter : « Raconter, mais nous préférons encore une lecture à rien du tout²⁷.

Le conte est dit d'une façon trop monotone. Il n'est pas possible de juger s'il a du succès ou non²⁸.

24. *Ibid.*, 19 novembre 1927.

25. Dreyfus, Heure du conte, 29 novembre 1934.

26. Leriche, Heure du conte, 29 avril 1926.

27. Huchet, *Journal 1926-1927* [Archives, Fonds patrimonial Heure joyeuse] – 27 janvier 1927.

28. Gruny, Heure du conte, 14 mai 1925.

Les enfants écoutent sans broncher et sans faire de réflexions [...]. Le conte est très bien raconté avec beaucoup d'intonations [...] ²⁹.

Nous suivons de très près le texte, l'adaptation étant excellente, mais nous écourtons certains passages, supprimons certaines répétitions et arrangeons un peu ce qui concerne la vie de Flore et de Blanche fleur [...]. Les auditeurs écoutent tous parfaitement ³⁰.

Une fois encore, nous rencontrons les analyses de Bakhtine, en rupture avec le formalisme abstrait des modèles linguistiques et leur idéal d'ingénierie de la communication verbale :

L'auditeur [...], tel qu'il est représenté en qualité de partenaire du locuteur dans les figures schématiques de la linguistique générale, ne correspond pas au protagoniste réel de l'échange verbal [...] dont la complexité est déformée. Le rôle actif de *l'autre* est minimisé à l'extrême [...] ³¹.

Mais poursuivons notre micro-ethnographie de la communication entre partenaires de la séance de contage. L'exigence de proximité y déborde bel et bien les seules exigences techniques de la communication pour s'ouvrir à la corporéité de la performance [ce point n'est pas original en soi] et simultanément à la corporéité de la présence. Cette dimension valorisée du voisinage physique et fréquemment prise en compte dans les notes manuscrites ou dactylographiées est à la fois plurielle, réciproque... et questionnée. C'est en toute hypothèse une des conditions pour commencer à imaginer que la présence par corps est le signe vrai d'une présence de cœur et peut-être d'esprit :

René Perret assis par terre s'étend. Comprend-il quelque chose ? Comme c'est difficile de savoir si les enfants ne sont pas là... pour ne pas être autre part ! [...] Sentiment que les enfants ont envie que cela soit « amusant » (drôle) [...]. Le grand nombre nous empêche

29. Dreyfus, Heure du conte, 28 février 1935.

30. Gruny, Heure du conte, 5 janvier 1939.

31. BAKHTINE, 1984, p. 273-276. Cet *autre* ou ces *autres* qui – toujours selon Bakhtine – sont en quelque façon « dé-substantialisés » comme personnes sociales et même comme personnes physiques, affectives et sensibles.

de sentir des réactions individuelles et le public n'est pas encore assez formé pour que nous sentions une communion entre lui et la conteuse³².

Cette communion se lit et se vit dans les réactions émotionnelles des uns et des autres, plus sûrement encore sur leur visage. Les conteuses sont ainsi extrêmement attentives aux possibilités de voir tout leur public ; et elles se soucient aussi d'en être vue. Elles s'y emploient car elles savent que l'œil écoute :

Plusieurs petits sont un peu agités. Nous recommençons le début de l'histoire et ils écoutent tous sans un mouvement, les yeux fixés sur nous. Ce genre d'histoire simple et classique leur plait infiniment [...]. Un s'écrie : « Les contes de fées, ça c'est beau !!!!! »³³.

Très bon succès. Les yeux sont tendus vers nous et nous les rencontrons. Décidemment les contes de W. leur plaisent avec ce féérique qui n'est pas enfantin³⁴.

Beau succès et même plus [...]. Silence complet. Yeux tendus [...]. Le contact se fait nettement mieux entre enfants et conteuses depuis 5 ou 6 fois. Nous « sentons » tous les yeux dirigés vers nous³⁵.

Cette importance relationnelle attachée et rattachée aux regards conduit nécessairement à accorder une nette préséance aux petits groupes³⁶. Telle conteuse débutante est « effrayée » par exemple par un auditoire enfantin pléthorique – elles aiment connaître les enfants et savoir leurs noms – et telle autre témoigne

32. Dreyfus, *Heure du conte*, 6 décembre 1934.

33. Leriche, *Heure du conte*, 15 avril 1933.

34. Dreyfus, *Heure du conte*, 9 mai 1935. On songe à Montaigne, I, 26, *De l'Institution des Enfants* : « Si vous le voyez, si l'oyez ; si l'oyez, vous le voyez ».

35. *Ibid.*, 16 mai 1935.

36. Dans sa présentation de l'Heure du conte, Henri Lemaître [1925, p. 53] – un des pionniers de la lecture publique en France – souligne combien la bibliothécaire s'applique à « suivre, tandis qu'elle parle, le regard intéressé de ses petits auditeurs, développant les parties du récit qui semblent leur plaire davantage, raccourcissant ce qui paraît les ennuyer, s'inspirant de leurs désirs pour améliorer les séances suivantes. »

d'une sorte de cumul des difficultés, matérielles et culturelles, que peut rencontrer une interaction compréhensive *de visu* et une précieuse interconnaissance sociale :

C'est la première fois que nous racontons dans le vestiaire, aussi nous sommes très mal installés. Les enfants sont serrés ; il fait chaud. Nous n'en voyons pas la moitié.

Enfin, le public n'est pas formé du tout (beaucoup de lecteurs viennent écouter les histoires pour la première fois). L'installation prend une demie heure. Ce sont là autant de conditions défavorables auxquelles il faudra essayer de remédier.

Presque tous écoutent très bien, surtout ceux qui sont devant (à plusieurs reprises des éclats de rires). Mais dans le fond deux ou trois lecteurs que nous ne voyons pas font des réflexions qui distraient ceux qui les entourent.

Nous poursuivons le récit sans nous occuper d'eux. « Gudbrand de la Côte » [conte scandinave] est une très bonne histoire et nous pouvons assurer qu'elle aurait eu un très grand succès si elle avait été racontée dans de meilleures conditions³⁷.

Une fois encore, on discerne une forme de contradiction entre les exigences d'une logique de l'offre culturelle [les fameuses conditions *défavorables*] et la pragmatique d'une logique de la demande qui semble s'accommoder fort bien de quelques prises de paroles aussi discrètes que latérales, au grand dam de la conteuse. Elle enchaînera ce jour-là avec le conte du *Moine mystérieux*, sans dévier d'un point de vue que nous analysons comme relativement contradictoire au déroulement réel de la séance :

Pour le début, même réflexion que pour l'histoire précédente, mais à partir du milieu à peu près [la séance dure 30 minutes], tous sont pris ; plus personne ne « bronche ». Histoire d'un grand effet dramatique et en même temps d'inspiration très élevée³⁸.

37. Gruny, Heure du conte, 25 novembre 1938.

38. *Ibid.* À plusieurs reprises les conteuses observent que la trop brève durée objective du temps de contage est défavorable à l'appropriation subjective du récit : « La fable japonaise est assez peu goûtée, sa courte durée est en cause. On n'a pas le temps d'être pris ! », Dreyfus, Heure du conte, 5 décembre 1936.

On rencontre bien d'autres cas attestations où l'atmosphère idéale/idéalisée produit des effets de méconnaissance de la dynamique sociale réelle qui se déroule *sous les yeux* de la conteuse :

L'assistance nombreuse comprend quelques grands [...]. Ils ne troublent d'ailleurs pas l'assistance, mais vu le manque de place, ils sont assis... sur les tables. Il y a des petits par terre. Jouanneau en tailleur, qui ne bronche pas, est arrivé juste pour l'Heure du conte qui paraît goûter beaucoup et puis des petites filles délicates qui ne veulent pas être assises par terre et restent debout [...]. Nous sommes obligés de mettre Bruger dehors. Rachel joue avec un brin de laine. Raymond feuillette son livre et après le conte nous lui reprenons : « Inutile qu'elle l'emporte puisqu'elle l'a déjà lu. À part cela, silence religieux et intéressé malgré des contes sans doute incomplètement sus : pas d'erreurs grossières de mémoire mais de style³⁹. »

Écoutent profondément ; sont tout de suite pris, curieux et cherchent. Malheureusement une absence de mémoire à l'endroit capital a dû les troubler quoiqu'ils aient affirmé après qu'ils avaient quand même compris et que « c'était beau⁴⁰. »

Les enfants sont si serrés qu'ils sont gênés, et dérangés à chaque instant par un mouvement du voisin : cela nuit un peu à l'intérêt. Néanmoins succès. Plusieurs connaissent déjà mais sont revenus⁴¹.

Tous les lecteurs ont l'air intéressés, malheureusement l'un d'eux, souffrant, est obligé de sortir, ce qui tracasse tout le monde et coupe l'intérêt. Une lectrice fait part de son enthousiasme⁴².

Et dans cette dramaturgie sociale c'est l'impératif de *communauté de communication*⁴³ et donc de *face to face* qui finalement prend le dessus :

39. Dreyfus, Heure du conte, 10 janvier 1935.

40. Leriche, Heure du conte, 24 février 1927.

41. *Ibid.*, 28 février 1929.

42. Gruny, Heure du conte, 21 avril 1928.

43. ZUMTHOR, 1990, p. 12.

Ces deux histoires plaisent beaucoup aux plus jeunes auditeurs en particulier [...]. À diverses reprises, éclats de rire [...]. Le deuxième conte semble émouvoir vivement la plupart des enfants. Malheureusement nous sommes très mal installés. Nous ne voyons pas tous les auditeurs, aussi une bande de quatre ou cinq petites filles de 10-12 ans pourtant habituellement gentilles, font les petites sottes aux passages sentimentaux, ce qui trouble l'atmosphère. À partir de la prochaine fois, puisqu'il n'est pas possible de voir ainsi les auditeurs [14 filles et 28 garçons de 8 à 15 ans] placés au fond de la salle, nous nous assoirons sur une petite table⁴⁴.

Les visages au présent, la rencontre des regards et les yeux captivés racontent combien la participation émotionnelle au logos est parfois intense : « Les lecteurs [sic] ne perdent pas une parole de la conteuse⁴⁵. » Cette participation peut s'accompagner d'un halo de séduction où l'éros se sublime sur les lèvres conteuses :

Racontons jusqu'au départ du héros pour la France. Sont suspendus à nos lèvres. Proposent d'aller dîner et de revenir⁴⁶.

Ils boivent l'histoire, suspendus à nos lèvres et sortent [âge moyen 17 ans, deux filles et huit garçons] en discutant passionnément. Plus tard nous en parlons [...]. Tous ont vécu l'histoire : « C'est beau, beau ! » Ils sont sincères. C'est le meilleur d'eux-mêmes qu'ils ont ainsi trouvé⁴⁷.

Par moments les enfants sont suspendus aux lèvres de la conteuse. Mais, bien que le silence soit absolument complet, que plusieurs petites filles réclament avec insistance les *Contes* de Grimm racontés ; bien que le public commence vraiment à se former et à venir régulièrement aux heures du conte, ils ne sont pas encore du tout ce qu'ils devraient [...]⁴⁸.

44. Gruny, Heure du conte, 1 décembre 1938.

45. *Ibid.*, 9 décembre 1926.

46. Huchet, Heure du conte, 19 novembre 1927.

47. *Ibid.*, 27 août 1927.

48. Dreyfus, Heure du conte, 20 décembre 1934.

Le lien imaginaire – ancré dans l'imagerie somatique de la langue « boire les paroles », « être suspendue aux lèvres » – crée comme un continuum voire une coalescence entre le corps féminin de la conteuse et son jeune public, entre la bouche qui parle et la bouche bée qui écoute, entre la fiction et la diction⁴⁹. C'est du moins ainsi que les bibliothécaires (se) l'imaginent... C'est peut-être pour de si désirables déraisons *orales* que le corps expressif de la conteuse est perçu et évalué dans sa choralité : une synergie de paroles, de regard et de gestes. Au risque d'une corps/oralité déficiente : investissement imparfait ou maladroit, voix fatiguée ou monotone, mimique involontaire, trou de mémoire, lapsus, etc. En voici quelques exemples significatifs choisis parmi bien d'autres :

La conteuse n'a pas beaucoup d'entrain, aussi certains auditeurs lui disent que « c'est moins beau que la dernière fois » [...]. On peut mesurer là l'importance de la diction⁵⁰.

Succès, comme presque tout ce qui est comique. Malheureusement, la conteuse rit tellement que sa gaité se communique aux enfants et on ne sait plus s'ils rient par contagion ou de l'histoire elle-même⁵¹.

Le conteur a un débit trop monotone et les histoires n'ont pas été suffisamment préparées⁵².

Conte insuffisamment assimilé quoique beaucoup préparé⁵³.

La conteuse ne possède pas assez bien le conte. Fin beaucoup moins bonne que le début. Gaucherie. Pas assez dialogué. Monotone⁵⁴.

Le conte est inédit pour tous les enfants et le bruit fait par quelques-uns au début cesse bien vite. Ils sont pris, ils écoutent, intéressés. Cependant la vogue du conte est inférieure à ce qu'elle

49. HÉLIAS, 1990, p. 201-202.

50. Gruny, Heure du conte, 2 mars 1939.

51. *Ibid.*, 5 mars 1925.

52. *Ibid.*, 2 juin 1927.

53. *Ibid.*, 5 mars 1925.

54. Leriche, Heure du conte, 15 juillet 1926.

était l'an dernier. La cause en est au manque de persuasion de la conteuse qui mime avec de moins en moins d'assurance et raconte souvent au lieu de réciter⁵⁵.

[...] les enfants n'oublient pas toute autre chose pendant qu'ils écoutent l'histoire. Cela est sans doute causé par le fait qu'il en est de même pour la conteuse qui « n'y croit pas assez » et ne domine pas assez son histoire (mémoire !)⁵⁶.

Histoire lue à cause du manque de temps pour préparer. Histoire qui leur plaît beaucoup surtout jusqu'au moment où Mathieu quitte le service du Diable. Sont tous contents. L'histoire racontée aurait encore eu beaucoup plus de succès⁵⁷.

Nous possédons bien notre histoire mais la fatigue nous paralyse beaucoup [...]. Ce qui est plus encourageant c'est la figure anxieuse des enfants qui arrivent juste pour l'histoire et croient être en retard⁵⁸.

Éclats de rire. Une fillette nous fait remarquer après que nous faisons vraiment beaucoup de grimaces en racontant⁵⁹.

S'amuse peut-être encore plus de la mimique de la conteuse que de l'histoire elle-même⁶⁰.

Un ou deux lapsus de la conteuse sont relevés avec virulence⁶¹.

55. Dreyfus, Heure du conte, 5 mars 1936.

56. Gruny, Heure du conte, 25 novembre 1938.

57. Leriche, Heure du conte, 22 mars 1934.

58. Dreyfus, Heure du conte, 14 février 1935.

59. Gruny, Heure du conte, 18 octobre 1928.

60. Leriche, Heure du conte, 14 novembre 1929.

61. Dreyfus, Heure du conte, 21 février 1935.

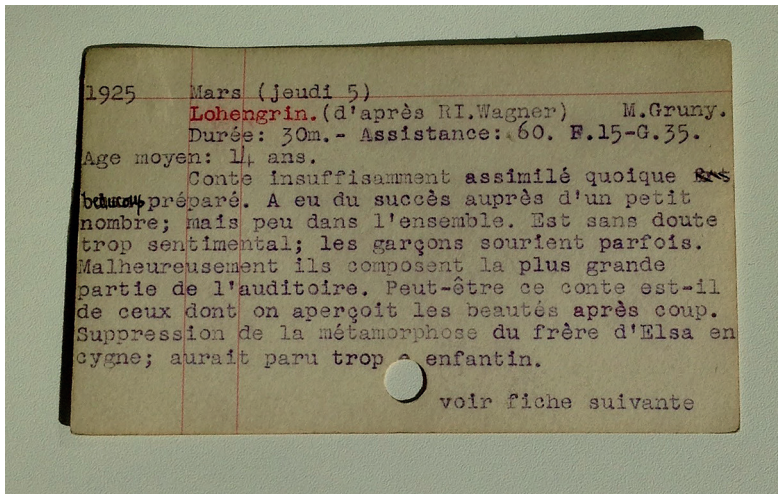


Illustration 3

Marguerite Gruny, Heure du conte, 3 mars 1925

Fonds patrimonial Heure joyeuse

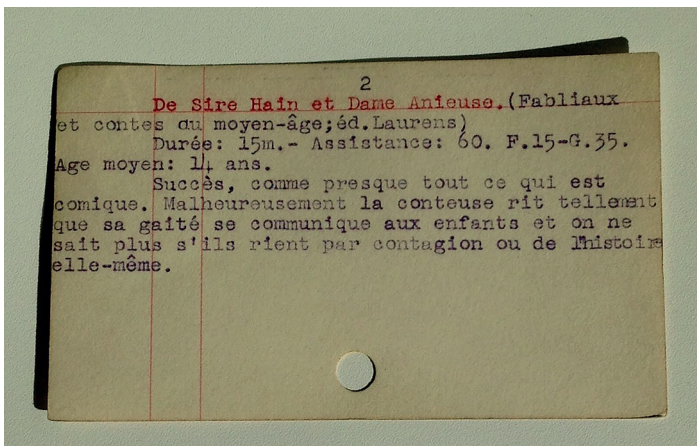


Illustration 4

Marguerite Gruny, Heure du conte, 3 mars 1925, suite

Fonds patrimonial Heure joyeuse

Cette oralité de l'Heure du conte⁶² explique pourquoi les ratés de la parole attirent l'attention sur la performance physique et surtout manifestent le trouble et le troublant de la communication in *praesentia*. Cette présence insistante du corps organique et passionnel apparaît sous deux formes principales.

La première est l'irruption des affects sexuels ou du sentimental amoureux qui viennent de temps à autre perturber la performance et son écoute :

- G.B. demande aux camarades si « c'est pour faire jouir les lecteurs de son charme qu'une des bibliothécaires lit des histoires au lieu de les donner directement à lire ! E.W. railleur : « Oui mon vieux c'est sûrement pour te captiver ! » Tous les autres se moquent de lui [...]»⁶³.

La légende de Flore et Blanchefleur, poème du XII^e siècle. La tournure poétique de l'histoire les surprend. Les détails gracieux leur semblent puérils. On aurait dû les prévenir que cette histoire était comme un conte. Plusieurs garçons ricanent et apportent un esprit qui est laid, un surtout. Atmosphère gênante pour la personne qui conte. Plusieurs néanmoins écoutent avec grand plaisir et sont pris par l'histoire⁶⁴.

D'abord agitation. Sourires ridicules de deux grandes filles au début de l'idylle [...] mais qui ne trouble pas l'atmosphère, très bonne [...]. Les enfants étaient un peu trop nombreux, serrés⁶⁵.

Atmosphère un peu spéciale qui vient sans doute du fait qu'il n'y a pas de filles⁶⁶.

62. À vrai dire, l'Heure du conte est une oralisation plus ou moins théâtralisée d'un ensemble de textes écrits qui, année après année, sont sélectionnés, adaptés, préparés, mémorisés et performés ou lus et dits à haute voix.

63. Huchet, *Journal*, 27 août 1927.

64. Leriche, *Heure du conte*, 7 mars 1931.

65. Gruny, *Heure du conte*, 28 octobre 1931.

66. Leriche, *Heure du conte*, 15 mars 1934.

Très intéressés. Naissance d'Hercule un peu difficile à présenter. Un lecteur de douze ans auquel on a probablement déformé la réalité ricane. Il dérange. Il faut le faire sortir⁶⁷.

La plupart des lecteurs, surtout les grands, s'amuse énormément. Les détails de la noce les font rire aux éclats. Malheureusement, chose prévue, deux grands font de sottes réflexions⁶⁸.

La seconde est le surgissement des émotions fictionnelles qui s'emparent des imaginaires enfantins ou juvéniles, eux aussi à l'écoute :

Vif succès, comme toujours. Une petite fille de 8 ans est obligée de partir parce qu'elle est trop impressionnée, ce qui est ennuyeux [...] ⁶⁹.

L'épisode final de *L'Oiseau bleu* trouvé à la maison a beaucoup de succès et d'eux-mêmes ils déclarent qu'ils rechercheront l'Oiseau bleu. Quelques-uns sont tout émus et disent tout haut que l'Oiseau bleu est chez leur maman et d'autres qu'il est sûrement à la bibliothèque ! Ils supplient qu'on leur raconte encore une histoire de ce genre⁷⁰.

On raconte la première partie jusqu'au « mystérieux chevalier » avec quelques coupures, surtout aux descriptions de batailles, le reste est appris presque par cœur. Le succès de l'histoire est très grand ; on n'entend pas un souffle. Les auditeurs non seulement sont passionnés par le récit, mais encore en apprécient le style moyenâgeux. Pendant toute la semaine ils nous poursuivent pour en connaître la fin⁷¹.

67. Gruny, Heure du conte, 4 juin 1925.

68. *Ibid.*, 24 octobre 1929.

69. *Ibid.*, 2 avril 1936.

70. Huchet, Heure du conte, 12 avril 1928.

71. Gruny, Heure du conte, 14 octobre 1926. « Les lecteurs [sic] sont réellement passionnés [*La légende de Persée*]. Quelques passages anciens appris par cœur la rendent par moment poétique. »

Les enfants sont outrés de la sottise de Pinokio [sic] et de ses désobéissances. Ils l'interpellent à haute voix, poussent des cris désapprobateurs. Un petit ne peut supporter tant de malheurs : il se met à pleurer⁷².

Il semble qu'ils aiment tous cette histoire. Ils réagissent fortement. Ils avaient réclamé une histoire triste ! [...] Un petit est remonté parce que l'histoire « était trop triste »⁷³.

Les petits sont déçus parce que nous ne pouvons raconter longtemps Nils. Au premier rang Robert H. écoute avidement. Ses tics nerveux reprennent et de temps en temps il faut lui poser la main sur les genoux pour le calmer et le tirer de cet état fiévreux et exalté où il se trouve⁷⁴.

On se rend compte à quel point des fictions oralisées *viva voce* peuvent résonner pendant l'Heure du conte pour autant que « la communication orale, dès qu'elle excède quelques instants, ne peut être pur monologue : elle requiert impérieusement un interlocuteur, même réduit à un rôle silencieux⁷⁵ ».

On voit aussi que si en règle générale « l'interaction accomplit l'institution tandis que l'institution permet à l'interaction de s'accomplir⁷⁶ », *a fortiori* cette hypothèse semble particulièrement pertinente pour ce que nous observons à l'Heure du conte. On comprend enfin que dans *écouter* se combinent de

72. Huchet, *Heure du conte*, 18 novembre 1926.

73. Halff [conteuse stagiaire], *Heure du conte*, 15 janvier 1931.

74. Huchet, *Journal 1927-1928*, 5 janvier 1928.

75. ZUMTHOR, 1987, p. 249. En quelques expressions, Balzac (1974, p. 214) saisit fort bien cette réalité quand il décrit les paysans à la veillée : « Groupés par masse autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres filaient, plusieurs restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes profondément silencieux étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles [...]. Tous ces gens attentifs, et divers dans leurs poses, exprimaient [...] l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur [...] » – Ce chapitre III était intitulé *La Veillée* dans les éditions de 1833 et 1834.

76. WINKIN, 2001, p. 125. Pour un aperçu sur la théorie de la *communication intégrative* et une anthropologie de la *performance de la culture*, voir les premiers éléments notamment chez Ray Birdwhistell (WINKIN, 2001, p. 70-87 et p. 117-128) ainsi que dans Watzlawick *et al.*, 1981, p. 61-78 et p. 160-190).

facto « l'usage d'un organe sensoriel (l'ouïe, l'oreille, prêter l'oreille, écouter attentivement, *auscultare*) et une tension, une intention et une attention (comprendre, interpréter)⁷⁷ ».

C'est cette dialogique des sens que nous voudrions saisir maintenant, toujours *in situ* :

Un énoncé vivant ne peut manquer de toucher à des milliers de fils dialogiques vivants, tissés par la conscience socio-idéologique autour de tel énoncé et de participer activement au dialogue social⁷⁸.

Un entre soi dialogique

Les situations d'entre soi social et d'initiation culturelle que quêtent nos conteuses conduisent parfois à des incorporations où sens esthétique partagé et forte esthésie personnelle interfèrent et rurent l'un avec l'autre :

Silence profond jusqu'à la fin. À peine quelques exclamations leur échappent. Sont pénétrés. Sentent que c'est beau. Un garçon de 11 ans aux passages trop tristes (visite de la petite sirène chez la sorcière) se bouche les oreilles puis il se force à tout écouter⁷⁹.

Viens écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre cap sans ouïr les doux airs qui sortent de nos lèvres [...]. Elles chantent ainsi et leurs voix admirables me remplissent le cœur du désir d'écouter [...]. Nous passons et bientôt on n'entend plus les cris ni les chants des Sirènes⁸⁰.

Ce parallèle poétique et lointain pour signifier combien les imaginaires peuvent être subjugués par la force séductrice des voix [ici féminines] et fascinés par des récits de merveille ; et combien les corps aux aguets de la fiction peuvent à la fois être pris et épris de silence – « silence profond jusqu'à la fin » – mais aussi repris et surpris par la force émotionnelle et sensorielle de l'oralité : « à

77. NANCY, 2002, p. 17-18.

78. BAKHTINE, 1984, p. 100.

79. Leriche, Heure du conte, 11 février 1926.

80. Homère, *Odyssée*, XII. Édition indifférente.

peine quelques exclamations leur échappent ». Comme si incorporation et intériorisation de la fable c'était tout un : « sont pénétrés ».

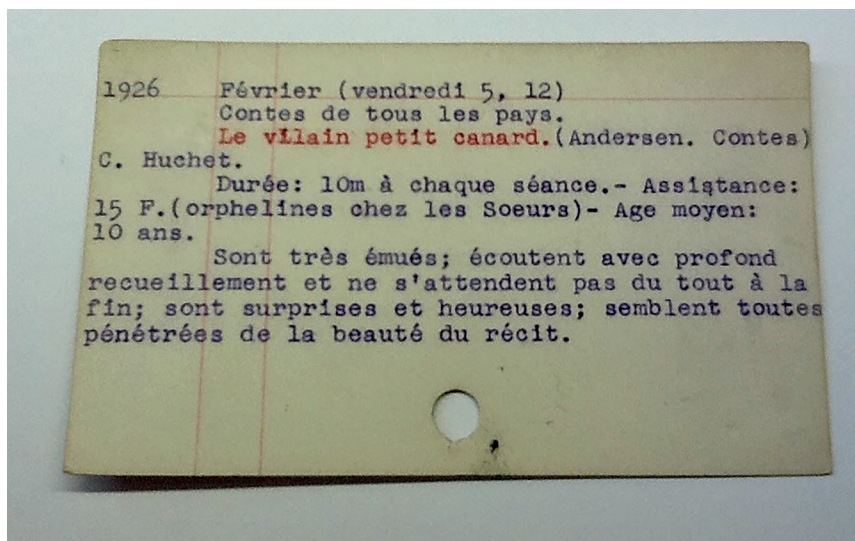


Illustration 5
Claire Huchet, Heure du conte, 5 février 1926.
Fonds patrimonial Heure joyeuse

Sans toujours atteindre ce degré de jubilation et de trouble délicieux – *c'est plus fort que [le] moi*, comme on dit – les histoires dites, écoutées et entendues exercent souvent une emprise multiforme sur l'assistance enfantine ou juvénile.

Cet empire de l'oralité/auralité se manifeste d'abord sous des formes gestuelles, langagières et sonores conventionnelles d'approbation ou de désapprobation, de satisfaction ou d'insatisfaction en cours de contage. C'est le cas par exemple quand cris spontanés, éclats de rire et fous-rires ou encore pleurs inattendus ou douces larmes sont arrachés au jeune public. Ou tout simplement quand fusent des applaudissements et se manifestent des trépignements de joie :

Très amusés. Beaucoup d'éclats de rire et d'applaudissements⁸¹.

Très amusés. Anticipent chaque fois. Sont très excités à chaque épisode [Les cinq frères chinois] et délirant de joie à la fin.

Les enfants écoutent avec un grand recueillement et, à plusieurs reprises, donnent des signes d'émotion profonde. Quelques larmes⁸².

Histoire longue mais sont intéressés jusqu'à la fin. Nulle fatigue. Silence profond. Émotion (quelques larmes). Sympathie pour les héros : les cygnes et Élixa [Andersen, *Les cygnes sauvages*]. Apprécient la beauté et la poésie de la forme⁸³.

Émotion. Sont pris tout à fait [...]. À la fin, plusieurs pleurent. Il y a un long silence. Ils remontent dans la salle sans parler⁸⁴.

Les enfants écoutent avec beaucoup d'intérêt et d'émotion. Ils sont haletants d'intérêt et de curiosité jusqu'à la fin ; mais réclament parce que la séance est trop courte. Ils ne veulent pas remonter dans la salle⁸⁵.

Ils trépignent d'enthousiasme ; c'est tout à fait dans leur mentalité. Deux ou trois goûtent le charme de l'histoire⁸⁶.

81. Leriche, Heure du conte, 22 janvier 1925.

82. Gruny, Heure du conte, 9 juillet 1931.

83. Leriche, Heure du conte, 14 janvier 1926.

84. *Ibid.*, 24 mars 1928.

85. Gruny, Heure du conte, 16 décembre 1926.

86. Huchet, Heure du conte, 10 mars 1927.

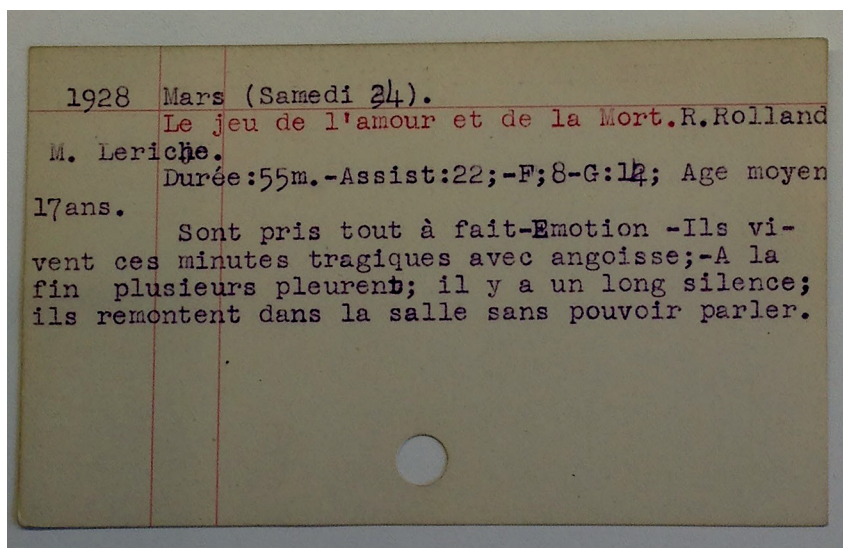


Illustration 6
Mathilde Leriche, Heure du conte, 24 mars 1928
Fonds patrimonial Heure joyeuse

C'est encore le cas quand une partie de l'assistance prend à partie – parfois rudement – tel ou tel qui par son retard, son comportement bruyant, ses commentaires ou même son incompréhension parasite l'écoute collective :

Au début l'auditoire est gouailleur et fait des remarques ironiques. Pierre Loreau se taille un succès par ses remarques sans presque aucun rapport avec l'histoire. Mais peu à peu les autres « pris » de plus en plus le font bientôt taire [...]. Pendant les $\frac{3}{4}$ du récit l'émotion est à son comble⁸⁷.

Quelqu'un demande ce que c'est des « gonds ». Mais les autres le font taire d'une façon efficace et péremptoire⁸⁸.

87. Dreyfus, Heure du conte, 13 février 1937.

88. *Ibid.*, 24 janvier 1935.

Silence recueilli des auditeurs pendant toute la séance, excepté le bruit que fait Wolff en remuant la table ; les autres le font immédiatement taire. Remarquer que les enfants ne partent pas en courant après le dernier mot [...]⁸⁹.

Les autres voudraient qu'il [Curry] se taise. Un voisin et lui s'envoient des taloches. L'harmonie est très troublée ; pas la paix souhaitée. Nous ne pourrons plus l'accepter. Roger Paradis [sic] met ses jambes sur le rebord du monte-charge... Des séances de ce genre sont néfastes et entament [?] l'avenir⁹⁰.

Plusieurs font des réflexions à tout propos, ce qui gêne les autres et la conteuse⁹¹.

Le moindre bruit de ceux qui arrivent un peu en retard leur paraît sacrilège [...]. Ils ne perdent pas le moindre mot. Ils sont véritablement avec Nils et vivent avec lui. La fin leur paraît immensément triste. Émotion très grande. Adieux de Nils aux oies. Ils disent après l'histoire : « On s'ennuie sans Nils ». On a l'impression qu'ils ont vraiment senti la valeur de l'histoire et le sens profond ; que comme Nils ils ont appris quelque chose⁹².

Très peu comprennent le royaume de l'avenir [*L'Oiseau bleu*, Maeterlink] [...]. Ceux qui sentent qu'il y a là une belle idée sont furieux et voudraient que les autres ne « soient pas si bêtes »⁹³.

Mais le ravissement, l'authentique *ruptus* se concrétise vraiment – et la conteuse se fait un devoir et un plaisir de le noter – quand l'emprise progressive et parfois irrésistible de l'histoire – son *charme* en un mot – s'exerce sur les enfants réunis, et quand les souffles soudain sont comme suspendus à la suite et poursuite du récit :

89. *Ibid.*, 16 janvier 1936.

90. *Ibid.*, 29 décembre 1927.

91. Halff, Heure du conte, 12 février 1931.

92. Leriche, Heure du conte, 12 janvier 1928.

93. Huchet, Heure du conte, 12 avril 1928.

De nouveaux enfants qui ont entendu parler de Pinokio. Passionnément intéressés. Rient beaucoup à la description des habits de Pinokio, au nom de M. Mangefeu. Émus lorsque Pinokio s'est brulé les pieds. Indignés de la vente de l'alphabet. Quand on s'arrête de raconter, ils demandent à grands cris la suite. Aucunement fatigués, ils voudraient en entendre davantage [...] ⁹⁴.

Ils réclament parce que c'est trop court. L'histoire d'Akka et de Gorgone les passionne. Dès que nous commençons à conter, ils sont transportés dans ce monde irréel. Ils écouteront inlassablement ⁹⁵.

Ils se plaignent que l'histoire est trop courte et font promettre à la bibliothécaire que ce sera plus long la semaine prochaine ⁹⁶.

Très intéressés. Un petit qui connaît l'histoire [Le petit cuisinier] l'oublie bientôt tant il est intéressé [...]. Ils sont autant pris que par un conte. Il faut remettre la suite au prochain jeudi au milieu de nombreuses protestations ⁹⁷.

Cette *aura* en quelque façon magique du ouïr dire [oreille/merveille] situe l'Heure du conte du côté du grimoire parlé et d'une certaine mise en scène de ses pouvoirs :

Bon succès. Les enfants sont très intrigués par l'aménagement de la salle, lampe unique, etc. [...] Au moment où l'on allume la lampe unique, Claude H. : « Mademoiselle, vous allez jeter un sortilège ? » ⁹⁸.

Nous avons tort de relier à notre dernière phrase « et maintenant c'est fini et vous pouvez vous en aller. Mieux vaut un

94. Huchet, Heure du conte, 21 octobre 1926.

95. Leriche, Heure du conte, 5 janvier 1928.

96. *Ibid.*, 12 novembre 1925.

97. Huchet, Heure du conte, 3 mars 1927.

98. Dreyfus, Heure du conte, 22 novembre 1934.

silence⁹⁹ », Nous commençons par mettre les auditeurs dans une atmosphère moyenâgeuse : ils sont des seigneurs et des damoiselles du XIII vêtus de biaux, cottes, etc. Le conteur est un jongleur venu pour les divertir, à l'occasion d'une fête. Le vestiaire où nous racontons devient une salle voûtée, tendue de tapisserie, etc. Ceci amuse beaucoup les auditeurs [...]¹⁰⁰.

Un autre jour, tel enfant sera comme saisi ou « pris » par la force du dire et du dit, comme coupé du monde et habité par le discours du récit transmis de bouche à oreille. Et il arrive aussi que cet ensauvagement symbolique anime – à tous les sens du terme – le corps mimétique¹⁰¹ d'un jeune garçon, au premier rang :

Ce conte amusant plaît à l'ensemble de l'auditoire mais Curry [lire Cuny?] est là au premier rang ! Il suit d'ailleurs bien mais il en témoigne en mimant tout le conte, chevauchant quand le héros saute sur son cheval [...]¹⁰².

C'est le signe sinon le symptôme (générationnel et historique) de la violence du désir de fable...

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrai un plaisir extrême.
La Fontaine, *Le pouvoir des fables*

Cette disposition au jouir-dire se traduit parfois par une attente fiévreuse, une attention soutenue [soutenue par le désir justement] ou insoutenable précisément et une intention de prolongation ou de répétition souvent situées les unes et les autres aux délicieuses limites de la déraison :

Les enfants écoutent avec la plus grande attention et paraissent beaucoup aimer cette vieille histoire [*Koïata*, légende polonaise]. Nous apprenons, en sortant, qu'un petit groupe d'habitues est

99. *Ibid.*, 22 novembre 1934.

100. Gruny, Heure du conte, 5 janvier 1939.

101. FABRE & LACROIX, 1974, p. 189 et suivantes.

102. Dreyfus, Heure du conte, 12 décembre 1935, *Histoire d'un orphelin et de quatre marionnettes*. Légende polonaise.

arrivé en retard ; ils avaient, paraît-il, l'air navré, et l'un d'eux s'est mis à pleurer à chaudes larmes¹⁰³.

Les enfants attendent avec impatience l'H. du C. et quittent la salle un peu bruyamment. L'histoire a toujours un gros succès. Ils parlent d'aller prévenir leurs parents et de rester jusqu'à minuit ! Deux mamans viennent chercher leurs enfants et se plaignent que l'H. du C. finisse trop tard¹⁰⁴.

Il semble qu'ils aiment tous cette histoire. Ils réagissent fortement. Ils avaient réclamé une histoire triste ! [...] Un petit est remonté parce que l'histoire « était trop triste »¹⁰⁵.

Nous ne présagions rien de bon de la séance : fatigue personnelle, enfants assez énervés. Au contraire, ils sont très intéressés, charmés, émus. Une fois de plus le charme poétique d'Andersen agit. Jean Anastrades [?] ne bronche pas. Les descriptions poétiques ne paraissent jamais leur sembler des « longueurs » et à la fin, réclamation : « Encore, encore ! » Plusieurs viennent demander quand sera la suite¹⁰⁶.

Les enfants vibrent beaucoup et font toutes sortes de réflexions anticipant sur ce que va dire la conteuse. Ils proclament tout haut leur indignation de l'inconstance de Pinokio. Quand on annonce la suite à la prochaine séance ils protestent. Ils ne lassent point d'entendre les aventures¹⁰⁷.

Comme l'assistance est composée en grande partie de lecteurs de 12 à 14 ans, on les prévient que le conte est pour les plus jeunes et on leur demande d'écouter afin de ne pas troubler le plaisir des

103. Gruný, Heure du conte, 2 juillet 1931.

104. *Ibid.*, Heure du conte, 19 novembre 1927.

105. Halff, Heure du conte, 15 janvier 1931.

106. Dreyfus, Heure du conte, 9 janvier 1936.

107. Huchet, Heure du conte, 28 octobre 1926.

petits. Petits et grands ont l'air charmés. Grand intérêt et réelle émotion. Un long silence à la fin¹⁰⁸.

Le conte a été lu textuellement. Grande émotion. Quelques lecteurs restent quelques instants sans parler après la fin¹⁰⁹.

Suivent avec beaucoup d'attention et de sympathie, sont pris [...]. Dans l'ensemble un peu difficile, trop de nuances. Plusieurs aiment tout à fait et jouissent profondément du conte¹¹⁰.

Nous sommes très loin du seul raisonnable *plaisir* [si en vogue aujourd'hui dans le discours de la médiation littéraire] et de la domestication ordinaire des ensauvagements littéraires. On est très proche par contre de ce que R. Barthes¹¹¹ décrivait comme un type d'écoute qui ne vise pas à [seulement] entendre un message, mais se développe « dans un espace subjectif où "j'écoute" veut dire aussi "écoute-moi" [...], un jeu de transfert et de relance sans fin, une "signifiante" générale [...]. » Écoute est dès lors une posture herméneutique où les sujets prêtent une oreille attentive au miroitement des signifiants et aux « "dessous" du sens »¹¹². Il arrive ainsi qu'entendre soit à la fois sous-entendre et sur-entendre. Entendre c'est alors s'entendre. Reprenons par exemple un instant à Adèle et à son attitude paradigmatique de l'écoute :

Adèle a toujours la même attitude : yeux absents, silence complet, distraction apparente. Elle est absorbée merveilleusement [...]¹¹³.

On voit bien que le silence [et une forme d'absence phénoménologique au présent] fait corps avec l'investissement du sujet dans une écoute profonde¹¹⁴.

108. Gruny, Heure du conte, 11 décembre 1924.

109. *Ibid.*, 5 novembre 1925.

110. Leriche, Heure du conte, 25 février 1928.

111. BARTHES, 1982, p. 217.

112. *Ibid.*, p. 218-230.

113. Leriche, Heure du conte, 13 novembre 1930.

114. Les conteurs attentifs au partage de silence et à une ontologie de l'attention silencieuse en ont une remarquable (et belle) conscience : « [...] La demande de ces histoires n'est peut-être pas prioritairement dans le contenu de ce qui est raconté, mais dans ce que produit, chez tous ceux qui assistent à cette narration, une écoute collective.

C'est même ce silence intime et partagé – en cours et/ou en fin de contage – qui permet de s'ouvrir aux « résonances dialogiques » de l'échange verbal... et de réveiller pour/en soi « l'oiseau de rêve » des *contes bleus* :

Plus l'auditeur est oublieux de lui-même, plus ce qui l'entend s'imprime profondément en lui [...]. Et plus le narrateur se trouve amené à renoncer aux nuances psychologiques, plus aisément son histoire s'installe dans la mémoire de l'auditeur, plus elle se coule parfaitement dans sa propre expérience [...]¹¹⁵.

Ce dialogisme interlocutif classique¹¹⁶ se manifeste par les interventions verbales de l'assistance, depuis les comportements de distance larvée jusqu'aux formes d'empathie narrative marquée par l'attitude du corps, depuis le chuchotement ou les commentaires latéraux :

Les enfants écoutent très bien, même Cuny qui se retourne sur sa chaise. Quand la princesse Babiole rencontre la vieille femme ils disent « C'est une fée ! » [...]¹¹⁷.

M. Loreau et M. Lesimple connaissent l'histoire et se la racontent entre elles – malgré nos silences irrités¹¹⁸.

Les enfants suivent bien, s'amusent et sont émus. L'un d'eux s'écrit à haute voix : « C'est lui ! » quand B. est injurié par le Roi qui lui parle sans le reconnaître¹¹⁹.

Ils se taisent ensemble. Cela ressemble à l'instant qui fait suite à une question, une communion de question et d'émerveillement [...]. Ce n'est pas un silence de sourd, mais au contraire un silence qu'il faut entendre avec toute son attention, une musique, un espace [...], un silence attentif. Une assemblée de contes, c'est un partage de silence », LA SALLE, 2012.

115. BENJAMIN, 1991, p. 274-27.

116. « L'énoncé, toujours, veut l'audition, cherche la compréhension responsive [...]. L'audition en tant que telle instaure un rapport dialogique », BAKHTINE, 1984, p. 337.

117. Dreyfus, Heure du conte, 20 novembre 36.

118. *Ibid.*, 14 novembre 1937.

119. *Ibid.*, 5 décembre 1935.

Écoutent et suivent avec intérêt les aventures du vilain petit canard [...]. Grande émotion quand il est pris dans la glace. On entend chuchoter : « Il est mort !... » La fin du conte les ravit¹²⁰.

On est gêné par un lecteur qui connaissant l'histoire dit la suite avant nous. Plusieurs connaissent aussi mais ne disent mot. Ceux qui ignorent le conte suivent avec grande inquiétude et poussent des exclamations aux passages pathétiques¹²¹.

Sont pris dès la première page [...]. Le merveilleux de l'Île Rose, nouveau pour eux, les enchante. Ce sont des exclamations sans fin, quelquefois inarticulées : Ah !!! Oh !!! Ah ! dis !!!!! Il en a de la veine !!!!! Si j'étais à sa place !!!!! Leurs yeux brillent. Le temps passe sans qu'ils s'en aperçoivent. C'est une joie profonde et saine [...]. Les Ah ! que c'est beau !!! ne tarissent pas [...]. Les enfants décident d'écrire à Charles Vildrac pour avoir la suite de L'Île Rose¹²² !

Bien sûr, le raconteur sait qu'il a devant lui un « auditeur vivant et polymorphe » et qu'il se doit de percevoir « sa pose, l'expression de son visage, son toussotement [...] comme un ensemble de réponses précises et expressives qui accompagnent de bout en bout son discours¹²³ ». Il sait aussi que « tout énoncé est rempli des échos et des rappels d'autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal » avec son partenaire discursif :

Un énoncé est sillonné [...] par la résonance lointaine et à peine audible de l'alternance des sujets parlants et par des harmoniques dialogiques [...]. Il est le lieu où se croisent, se rencontrent et se séparent des points de vue différents, des visions du monde [...]¹²⁴.

120. Leriche, *Heure du conte*, 14 novembre 1929.

121. *Ibid.*, 24 octobre 1929.

122. *Ibid.*, 10-13 avril 1928.

123. VOLOCHINOV, 1981, p. 293.

124. *Ibid.*, p. 298-301.

On peut même dire que tout se passe comme si l'Heure du conte avait été pensée pour rendre possible cette activité sociale et sémiotique de l'auditeur bakhtinien :

L'audition en tant que telle instaure un rapport dialogique [...]. Les *autres* ne sont pas des auditeurs passifs mais des participants actifs de l'échange verbal. Le locuteur, d'emblée, attend d'eux une réponse, une *compréhension responsive active*. Tout l'énoncé s'élabore comme pour aller au-devant de cette réponse¹²⁵.

Ainsi, le texte dit entre en résonance [consonance et/ou dissonance] avec la cosmologie de son public. Chacune et chacun est alors à même de se mettre à l'écoute des voix proches ou lointaines qui raisonnent/résonnent aux « lisières dialogiques¹²⁶ » de son propre univers intérieur :

Cette histoire leur convient merveilleusement. Vibre à toutes les aventures : il y a des silences lourds et des explosions de colère ou de désespoir. Aux passages tragiques 2 ou 3 petits se bouchent les oreilles. Les autres sont plus braves et accompagnent Pinokio¹²⁷.

Au début quelques petites réflexions accompagnent le récit ; mais la forme très simple du récit les prend et quand l'histoire est finie, il y a un silence que personne n'ose rompre¹²⁸.

Les enfants écoutent dans un silence profond et semblent aimer beaucoup l'histoire¹²⁹.

Très bonne séance, attention profonde et sensible. La fin si belle les émeut beaucoup. Ils restent silencieux un moment, comme suspendus, partis dans un autre monde¹³⁰.

125. BAKHTINE, 1984, p. 302-303 et p. 337.

126. *Ibid.*, p. 330.

127. Leriche, Heure du conte, 27 novembre 1930.

128. *Ibid.*, 30 janvier 1930.

129. Gruny, Heure du conte, 7 février 1935.

130. Leriche, Heure du conte, 30 mars 1933.

Ils ne pensent pas que l'histoire de Nils aura jamais une fin : ils la vivent. Mais toujours en dominant les personnages. Ils se sentent supérieurs à Nils¹³¹.

Le silence est profond et lourd. Ils sentent confusément que nous leur racontons quelque chose de très beau [...]. Après le conte il faut quelque chose pour les détendre et canaliser les émotions : ils chantent un de leurs chants de Noël¹³².

Ce rapport dialogique à soi-même demande un temps d'écoute et de subjectivation pour courir les « chemins d'images¹³³ ». Cet intra-dialogisme discursif – un « J'étais une fois... » en somme – est un discours intérieur labile aux échos diffractés, un infra-dialogisme obscur au sujet lui-même. Ce genre de transactions énonciatives et de négociations symboliques avec son *for intérieur* échappe évidemment à l'observation et à l'évaluation :

Les auditeurs écoutent en grand silence et semblent très émus. Nous ne pouvons pas savoir s'ils sont déçus que l'histoire ne se termine pas par le mariage de Robert et de la fille de l'Empereur. Mais nous le croyons [...]¹³⁴.

C'est accablant de penser à quel point on ignore le retentissement des contes dans l'esprit des auditeurs¹³⁵.

L'heur du conte

Mais le véritable bonheur de l'Heure du conte c'est quand la petite communauté tout entière est bouleversée par l'émotion, une émotion aussi intime que partagée avec sa conteuse :

Impatients pour la fin de l'histoire. Ils ne se tiennent plus. À six heures justes on commence. Énorme succès. Effet qui se prolonge

131. *Ibid.*, 29 décembre 1927.

132. *Ibid.*, 19 décembre 1929.

133. BELMONT, 2017, p. 17-38 et 1999, p. 96-132. Sur la dimension *symbolique* et *immatérielle* de l'écoute du conte, voir aussi la contribution d'É. Rossignol, 2012.

134. Grunz, Heure du conte, 16 février 1939.

135. Dreyfus, Heure du conte, 30 janvier 1936.

jusque dans le vestiaire où ils sont remontés dans un silence de mort. La conteuse n'a d'ailleurs que le temps de se précipiter dans la cour pour donner libre cours à son émotion à elle¹³⁶.

Fin de l'histoire. L'émotion est intense, poignante. Ils ont tous la tête baissée ou cachée dans leurs bras. La conteuse est si émue que sa voix n'est plus qu'un souffle ; mais le recueillement est si grand qu'on l'entend quand même. Quelques timides applaudissements à la fin ; sortie dans le silence complet¹³⁷.

Bien que cette histoire soit trop difficile pour les plus jeunes, tout le monde écoute dans un recueillement profond. Ceux qui ne peuvent pas tout saisir en comprennent tout de même la beauté¹³⁸.

Cette dramaturgie des expériences publiques et privées, sensibles et intelligibles, suppose toutefois la présence d'un public pas nécessairement homogène mais à la fois formé et coopératif :

Les enfants s'amuse beaucoup, même les plus grands, et tous reprennent en chœur les répétitions¹³⁹.

Sont très heureux et nous écoutent avec joie. L'histoire leur plaît. Ils manifestent leur joie d'écouter une bibliothécaire après une stagiaire ayant forcément moins d'expérience. Atmosphère de détente. Ils suivent avec grand intérêt les différents épisodes et réagissent beaucoup¹⁴⁰.

L'année est trop avancée pour commencer avec les moyens et les grands une série de contes. Il est impossible de former un public en cette saison : trop de choses attirent les enfants au-dehors avec les beaux jours. Se ressentent d'avoir été négligés tout l'hiver¹⁴¹.

136. Huchet, *Journal*, 3 décembre 1927.

137. *Ibid.*, Ch. Dickens, *Paris et Londres en 1793*.

138. Gruný, *Heure du conte*, 3 janvier 1935.

139. *Ibid.*, 4 avril 1935.

140. Leriche, *Heure du conte*, 1 février 1934.

141. *Ibid.*, 4 mai 1929.

Le conte est écouté avec un grand recueillement. C'est la première fois de la saison que nous racontons un seul conte et le public est prêt ! [...] La conteuse fait quelques confusions que relève une lectrice (qui l'a déjà entendu) après la séance¹⁴².

Cette petite communauté d'écoute et ces sociabilités conteuses se construisent progressivement et s'éprouvent intuitivement au fil des séances :

Succès croissant [2 séances]. Les personnages leur sont familiers. Les enfants sont dans leur élément ; ils manifestent peu mais écoutent profondément. Cette histoire est si pleine de vie [E. Kaestner, *Petit point*] qu'ils la suivent comme quelque chose de réel et ils sentent tout ce qu'elle a d'humain¹⁴³.

Une dame vient faire inscrire ses enfants de la part de Mme Mareuil. Les enfants ont l'air tristes et craintifs. Mais après avoir assisté aux Heures du Conte ils sont radieux et sortent en remerciant beaucoup et promettent de revenir [...] - Ne sont pas pris d'emblée. L'intérêt se manifeste quand Elysée arrive à l'isba [...]. Ils [l'ensemble des auditeurs] écoutent jusqu'à la fin dans un religieux silence et à la fin applaudissent beaucoup. Ils ont aimé, sentant que c'est beau, sont troublés. L'effet définitif est à longue échéance [...]¹⁴⁴.

Il est à remarquer que les enfants ayant déjà assisté aux Heures du Conte [...] réagissent plus vivement que les nouveaux et qu'en général les lecteurs de L'H.J. [L'Heure joyeuse] venus spontanément aux séances et vraisemblablement d'esprit plus éveillés, forment un public beaucoup plus sensible que les enfants amenés en groupe. Toutefois, chez ceux-ci, on peut noter des progrès. Ainsi, les garçons de la garderie de écoles du V^o, figés et parfois distraits au cours des premières séances arrivent à se

142. Dreyfus, Heure du conte, 26 novembre 1936.

143. Leriche, Heure du conte, 3 décembre 1936.

144. *Ibid.*

détendre petit à petit. Lors de la dernière séance, plus d'une larme brillent dans leurs yeux [...] ¹⁴⁵.

Pour la 1^{ère} fois, c'est ça. Malgré des lapsus, deux enfants entrés au milieu du récit, l'atmosphère, les enfants, tout est incomparable. Un plein acquiescement général. C'est indéfinissable, « c'est ça ». Les enfants sont délivrés d'eux-mêmes, des contingences, de la minute présente, de l'installation, etc. Calme général de la journée. [...] La conteuse est incomparablement moins fatiguée [...]. Tous écoutent également. Micheline Loreau pousse toujours des exclamations [...]. Cette fois enfin ! la discipline est intérieure ¹⁴⁶.

Cet *indéfinissable acquiescement général* témoigne d'une compétence de communication partagée bien sûr mais aussi, plus finement, d'une écoute performative où « le battement des vies concrètes ¹⁴⁷ » semble se plier au rythme propre de l'histoire et jusqu'à la parole qui semble « jaillir ¹⁴⁸ » de la conteuse :

Il n'y pas de mot qui soit détaché d'un locuteur, de la situation de ce dernier et de son rapport à l'auditeur, détaché de la situation qui les relie ¹⁴⁹.

C'est ainsi que peu ou prou, en effet, « quiconque écoute une histoire se trouve en compagnie de celui qui la raconte [...] ¹⁵⁰ ». Cette coprésence orale/aurale à soi et à l'autre et cette faculté de « prêter l'oreille ¹⁵¹ » n'est sans doute pas étrangère au fait que sur un mode mineur ou majeur les auditeurs sont invités parfois à prendre place de conteurs :

M. L. [Mathilde Leriche] invente l'histoire d'un voyage fantastique : les enfants qui écoutent et M.L. sont les héros de l'histoire. Ils se tordent de rire. Un vrai succès. Ensuite M.L. laisse la parole à ceux qui le désirent : ils inventent comme il leur plait

145. Gruny, 1949 [Fiche synthétique].

146. Dreyfus, Heure du conte, 24 janvier 1935.

147. ZUMTHOR, 1987, p. 42.

148. LERICHE, 1956, p. 12.

149. BAKHTINE, 1984, p. 368.

150. BENJAMIN, 1991, p. 286.

151. *Ibid.*, p. 126.

et continuent le voyage. Une fillette de 12 ans, Suzanne Grelin, a un don remarquable pour raconter : imagination fraîche, cocasse, naïve, gaie¹⁵².

Cette microsociété d'affiliation subjective et symbolique [un regroupement qui se mue en groupe primaire d'expériences partagées – et non en simple « assistance »] s'institue sur un mode subliminal et libéral en un univers privilégié et électif que le rite de l'Heure du conte vise à conformer et à conforter :

Les enfants sont amusés, intéressés. L'atmosphère est cependant moins recueillie, moins « profonde » que pendant les véritables heures du conte. Nous acceptons 3 filles qui arrivent avec quelques minutes de retard, insistant aussi sur le caractère moins « cérémoniel », moins sacré de l'heure de lecture comparée à l'Heure du conte¹⁵³.

Oui, décidément, Loulou avait vu juste : « On y met du sien en racontant. » Tout le monde y « met du sien », d'ailleurs :

Claude Haas nous demande si je vais « réciter » ou « lire ». Se prépare quand je « récite » dit-il¹⁵⁴.

Loulou et Claude Haas ne fréquentaient sans doute pas l'Institut d'ethnologie de Paris ni même le très proche Collège de France. Tout se passe cependant comme s'ils avaient lu l'*Essai sur le don* [1923-1924] de Marcel Mauss et avaient saisi aussi bien que les Maoris de l'anthropologue « l'esprit de la chose donnée » inscrite dans la fameuse triple obligation constitutive de l'échange symbolique : *donner – recevoir – rendre*. Ces jeunes garçons nous confirment en tout cas combien ici comme ailleurs « présenter quelque chose à quelqu'un c'est présenter quelque chose de soi¹⁵⁵ »... Les conteuses s'y emploient explicitement et leurs jeunes auditeurs l'attendent/l'entendent. Ils entendent fort bien que la conteuse « donne quelque chose de soi en donnant quelque chose » et que « si on se

152. M. Leriche, fin janvier et début février 1928 (sic). Claire Huchet témoigne aussi à l'occasion de cette délégation de pratique : « En remontant de l'Heure du conte nous essayons de faire raconter des histoires aux petits. Ils racontent des histoires qu'ils ont lues. Albert M. raconte avec assez de vie [...] », Heure du conte, 12 janvier 1928.

153. Dreyfus, Heure du conte, 13 juin 1935.

154. *Ibid.*

155. MAUSS, 1991, p. 161.

donne, c'est qu'on se "doit" – soi et son bien – aux autres¹⁵⁶ ». Ce *présent* que l'on se doit de donner et de recevoir, ce *don gracieux* et cette *contre-prestation* comme disent les anthropologues, c'est ici l'histoire préparée, contée et pleinement reçue :

De nombreux passages inventés amusent énormément les enfants, peut-être parce que la personne qui raconte connaît très bien son public et sait ce qui lui plaît [...] ¹⁵⁷.

Nous ne savons pas assez l'histoire pour en faire ressortir l'agrément littéraire mais n'avons pas de « blanc » de mémoire [...]. Ils suivent avec intérêt ¹⁵⁸.

C'est ainsi que la socialité du contage peut exercer sa « prise » et que l'obligation de principe d'une écoute réciproque [recevoir] induit des transactions énonciatives croisées, verbalisées ou non :

Après l'interruption des vacances, les enfants reviennent enthousiastes [...]. Ils sortent en criant : « Moi dans la besace ! » [...] En descendant dans l'escalier, ils se promettent de dessiner ¹⁵⁹.

Le petit Moreau fait des interruptions pour « briller » et déclencher des fous-rires. Mais bientôt il est « pris » et écoute en ouvrant de grands yeux ¹⁶⁰.

Les fillettes sont très attentives ; elles semblent apprécier la forme poétique. La fin les rend songeuses : que sont devenus les enfants ¹⁶¹.

On se saurait dire à quoi *songent* nos fillettes, mais elles songent... Et d'autres lecteurs ont eux aussi raconté – plus tard – combien bercés par la vive voix des

156. *Ibid.*, p. 227.

157. Gruny, *Heure du conte*, 10 février 1927.

158. Dreyfus, 16 mars 1932, *Comptes rendus de la bibliothèque de Ménilmontant – 1931-1932*.

159. Dreyfus, *Heure du conte*, 9 janvier 1937.

160. Dreyfus, *Comptes rendus...*, *op. cit.*, 16 mars 1932

161. Leriche, *Heure du conte*, 4 avril 1928.

conteuses ils pouvaient *se donner* au conte – et aux conteuses qui se donnaient à eux :

Je me souviens de Claire Huchet et de Mathilde Leriche, les deux directrices. Et d'un livre, *Les voyages de Nils Holgersson*. C'était le lieu qui était important. On était dix ou douze, tout au plus. C'était le jeudi, dans l'après-midi. On descendait à la cave... C'était idéal. C'était un autre monde. C'était éclairé, mais pas trop. Il y avait une atmosphère de mystère. On était déjà dans le conte. On était assis, on écoutait. Je ne comprenais pas toujours, je me laissais bercer¹⁶².

On était déjà dans le conte... En effet cette complicité attentive est l'implication d'un *je* sémiotique et d'un moi somatique où le sujet ne saurait être réduit à une instance langagière qui dénierait le rôle de la corporéité et les formes de l'échange intersubjectif¹⁶³. C'est en tout cas cette « complexité synchrétique » [agencements, gestes, postures, regards, paroles, silences, etc.] que nous avons essayé de saisir comme au principe d'une situation d'oralité secondaire où l'écoute dissymétrique mais réciproque est l'impératif communicationnel premier, condition favorable à une échappée *civilisée* dans les saillances de l'imaginaire.

Cet essai d'ethnographie de la phénoménologie de l'écoute en situation de contage [ni une sociologie des publics, ni une étude de la réception, ni un focus kinésique ou proxémique, etc.] s'affilie volontiers sur le plan épistémologique à cette hypothèse que « la communication est un tout intégré » [et non uniquement ou même prioritairement logocentrique] :

Un individu ne communique pas ; il prend part à une communication ou il en devient un élément. Il peut bouger, faire du bruit... mais il ne communique pas. Il peut entendre, sentir, goûter et toucher, mais il ne communique pas. En d'autres termes, il n'est pas auteur de la communication, il y participe [...]. En tant que système, on doit la saisir au niveau d'un échange¹⁶⁴.

162. Je remercie très vivement Maurice Cling du long entretien qu'il m'a accordé à Paris le 22 août 2016 sur ses souvenirs de jeune lecteur en 1935, à L'Heure joyeuse. Il avait 6 ans à l'époque.

163. Sur le déficit de prise en compte de l'oralité en sémiotique et une esquisse de programme de recherche, voir VIOLI, 2006.

164. WATZLAWICK *et al.*, 1984, p. 24 et p 75.

Cette participation à la communication comme processus pluriel [multimodal et multi-sensoriel], composite et hybride, n'est certes pas pour notre part une observation participante directe. Il semble toutefois que dans le cadre de cette moderne institution de transfert¹⁶⁵ que constitua en son temps l'Heure du conte, il est possible d'approcher quelques données de ce dialogisme culturel auxquelles furent si régulièrement attentives nos conteuses.

On pourrait penser que s'intéresser aux conditions et modalités de l'écoute est un souci élémentaire en la matière. À vrai dire, les folkloristes et les ethnologues ont longtemps été beaucoup plus intéressés par le corpus des histoires racontées puis par la performance du conteur que par la description factuelle et minutieuse des échanges dialogiques *in situ* et *in vivo*.

Nos pionnières, débutantes dans la pratique de formes nouvelles de médiation orale de la littérature en bibliothèque, considéraient ce travail de compte-rendu comme une mémoire discrète et probe des conditions de réussite, séance après séance [elles avaient charge de stagiaires aussi]. Mais il est possible aussi que dans la première moitié du xx^e siècle l'attention ethnographique aux oralités menacées fût plus vive et que l'expérience personnelle fût plus incorporée. En voici pour finir deux très beaux témoignages, l'un d'un théoricien à la sensibilité d'artiste de rue, l'autre d'un *quêteur de mémoire* au verbe sûr :

À cette époque [les années 1920], les rues de Paris étaient animées par de nombreux chanteurs de rue. J'adorais les entendre ; j'avais mes coins préférés, comme la rue du faubourg Montmartre, la rue Saint-Denis, mon quartier d'écolier pauvre. [...] Nous étions quinze ou vingt badauds de tous âges attroupés autour du chanteur. On entendait un air, une mélodie assez simple pour que, au dernier couplet, on puisse la reprendre en chœur. Il y avait un texte, généralement très facile, qu'on pouvait acheter pour quelques sous, imprimés grossièrement sur feuilles volantes [...]. Il y avait l'homme, le camelot, son bagout [...], sa casquette, les feuilles volantes, en vrac dans un parapluie renversé au bord du trottoir. Il y avait le groupe, le rire des filles [...], la rue autour, les bruits du

165. Sur d'autres types d'institutions de transfert [de la littérature orale] à destination de l'enfance dans la première moitié du siècle dernier, voir les travaux de MARIN, 1964, p. 31-43 et p. 44-56 et ceux de FABRE & LACROIX, 1974, p. 111-123.

monde, et, par-dessus, le ciel de Paris [...]. Plus ou moins, tout cela faisait partie de la chanson. C'était la chanson¹⁶⁶.

Je me souviens encore de l'étonnement flatteur qui fut le mien lorsque je découvris, dans l'armoire vitrée de mon école communale servant de bibliothèque, deux ou trois recueils de contes de tous les pays à l'usage de la jeunesse. Je fus étonné parce que j'appelais le conte était inséparable de la voix et de la présence du conteur. Je ne m'imaginais pas que l'on pût l'embaumer en écriture, le privant ainsi des trois quarts de son prestige, le réduisant à une sorte de schéma sommaire auquel chaque lecture devait rendre vie par ses propres moyens [...]. Il aurait fallu voir se figer un auditoire, hypnotisé par un maître de la parole comme [...] cette femme [chinoise] restée la bouche ouverte, des graines de pastèques encore collées sur sa lèvre inférieure. Ainsi disait-on à Plozévet que lorsque le sabotier se mettait à conter, tout soudain, dans la boulangerie-cabaret, il arrivait à frapper l'assistance d'immobilité au point que la patronne, derrière le comptoir, demeurait le torchon en l'air [...]¹⁶⁷.

Et comme ces enfants de l'Heure du conte qui, un jeudi d'hiver, « attentifs et intéressés [...], ne perdent pas une parole de la conteuse¹⁶⁸ ».

Bibliographie

BACHELARD Gaston, 1994 [1957], *La Poétique de l'espace*, Presses universitaires de France (coll. Quadrige), Paris, 215 p.

166. ZUMTHOR, 1990, p. 30-31. L'auteur ajoute : « Il m'est arrivé d'acheter le texte. De le lire ne ressuscitait rien. Il m'est arrivé de chanter de mémoire la mélodie. L'illusion était un peu plus forte, mais ne suffisait pas vraiment [...]. Je n'ai cessé de rechercher ce qu'il est resté, dans ma vie d'homme, du plaisir alors ressenti. »

167. HÉLIAS, 1990, p. 201-202.

168. Gruny, Heure du conte, 9 décembre 1926.

- BAKHTINE Mikhaïl, 1984, « L'énoncé, unité de l'échange verbal » et « Le problème du texte » in *Esthétique de la création verbale*, Gallimard (coll. Bibliothèque des idées), Paris, 402 p.
- BALZAC Honoré (de), 1974 [1833], *Le Médecin de campagne*, Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Gallimard (coll. Folio), Paris, 472 p.
- BARTHES Roland, 1982 [1976], « Écoute » in *L'obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Seuil (coll. Tel Quel), Paris, p. 217-230.
- BELMONT Nicole, 1999, « Les contes il faut avoir le temps de les rêver » in *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*, Gallimard (coll. Le langage des contes), Paris, p. 96-132.
- BELMONT Nicole, 2017, « Chemins d'images » in *Petit-Poucet rêveur. La poésie des contes merveilleux*, J. Corti (coll. Merveilleux), Paris, p. 17-38.
- BENJAMIN Walter, 1991 [1936], « Le Narrateur » in *Écrits français*, Gallimard (coll. folio essais), Paris, p. 249-298.
- EZRATTY Viviane, 1992, « Les premières heures des bibliothèques pour enfants » in POULAIN Martine (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques au XX^e siècle 1914-1990*, Promodis/Éditions du Cercle de la Librairie, Paris, p. 204-219.
- EZRATTY Viviane, 2013, « L'Heure Joyeuse » in NIÉRES-CHEVREL & PERROT Jean (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse. La littérature d'enfance et de jeunesse en France*, Éditions du Cercle de la Librairie, Paris, p. 469-472.
- EZRATTY Viviane, 2016, « Les fonds d'archives du Fonds patrimonial Heure Joyeuse de la médiathèque Françoise Sagan : une histoire "humaine" » in *Strenæ*, n° 11, DOI : 10.4000/strenae.1674.
- FABRE Daniel & LACROIX Jacques, 1974, « Les institutions de transfert – Les assemblées d'enfants » in *La Tradition orale du conte occitan*, tome I, Presses universitaires de France, Paris, p. 110-123.
- GRUNY Mathilde, 1995, *ABC de l'apprenti conteur*, Mairie de Paris/Bibliothèque L'Heure joyeuse, Paris, 166 p.

HÉLIAS Pierre Jakez, 1990, *Le Quêteur de mémoire*, Plon (coll. Terre Humaine) Paris, 426 p.

HOMÈRE, 2002, « Chant XII » in *Odyssée*, Chant VIII-XV, éd. Victor Bérard, Notes de Silvia Milanezi, Les Belles-Lettres (coll. Classiques en poche), Paris, p. 184-215.

HUGO Abel, 1835, « Département de la Vienne » in *France pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, tome III, Delloye, Paris, p. 225-232.

LA SALLE Bruno (de), 2012, « Le prix des contes » in *Cahiers de littérature orale*, n° 72, DOI : 10.4000/clo.1659.

LEMAÎTRE Henri, 1925, « La bibliothèque enfantine de la rue Boutebrie – “L’Heure Joyeuse” » in *Revue des bibliothèques*, É. Champion, Paris, p. 28-54.

LERICHE Mathilde, 1956, « Présentation » in *On raconte... Contes pour les enfants de 5 à 9 ans*, Bourrelier, Paris, p. 3-14.

MARIN Louis, 1964, « Les réunions de bambins » et « Les réunions de garçonnets ou de fillettes » in *Les Contes traditionnels en Lorraine. Institution de transfert des valeurs morales et spirituelles*, Jouve, Paris, p. 31-43 et p. 44-56.

MAUSS Marcel, 1991 [1923-1924], *Essai sur le don*, Presses universitaires de France (coll. Quadrige), Paris, 249 p.

NANCY Jean-Luc, 2002, *L'Écoute*, Galilée (coll. La Philosophie en effet), Paris, 84 p.

PRIVAT Jean-Marie, 2005, « Si l’oralité m’était contée... » in *Cahiers de littérature orale*, n° 56, p. 23-52.

PRIVAT Jean-Marie, « Bouche à oreille » in *Publictionnaire – Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/bouche-a-oreille>.

ROSSIGNOL Émilie, 2012, « Échange et atmosphère d'écoute dans la pratique contemporaine du conte oral en France » in *Cahiers de littérature orale*, n° 72, DOI : 10.4000/clo.1711.

TABOUROT Étienne, 1969 [1588], *Premier Livre des Escraignes dijonnaises*, J. Richer, Paris, [cité d'après E. Tabourot, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, Slatkine Reprints, Genève, 1969, p. 138].

VIOLI Patrizia, 2006, « Énonciation textualisée, énonciation vocalisée. Arts du dire et sémiotique de l'oralité » in *Actes sémiotiques*, <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/3199> (consulté le 27/10/2019).

VOLOCHINOV V.N., 1981 [1930], « La structure de l'énoncé » in TODOROV Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Seuil (coll. Poétique), Paris, p. 287-316.

WATZLAWICK Sigman *et alii*, 1981, *La Nouvelle Communication*, Seuil, Paris, 382 p.

WEBER Eugen, 1983 [1976], « La veillée » in *La Fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Fayard/Éditions Recherches, Paris, p. 590-597.

WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication*, Seuil, Paris, 332 p.

ZUMTHOR Paul, 1987, *La Lettre et la voix*, Seuil (coll. Poétique), Paris, 350 p.

ZUMTHOR Paul, 1990, « Autour de l'idée de performance » in *Performance, réception, lecture*, Les Éditions du Préambule, Montréal, p. 29-47.

Résumé : cette étude repose sur un corpus de documents rédigés par les premières bibliothécaires conteuses de L'Heure joyeuse [Paris, 1924-...]. Ces pionnières françaises de l'Heure du conte se doivent de garder mémoire de leurs performances, séance après séance. Entre art verbal à l'adresse de leurs jeunes publics et artisanat de leurs pratiques conteuses, leurs notes de terrain soulignent les enjeux des dispositifs matériels – même précaires – et la quête d'une atmosphère d'entre soi bienveillant. Ces fiches ou comptes rendus décrivent avec finesse et humanité, empathie et sens critique, les conditions d'une écoute partagée, à corps présent. Ces archives professionnelles croisent les premiers

témoignages d'une oralité lettrée en bibliothèque pour la jeunesse et les marques si rares d'une auralité de l'écoute. L'Heure du conte tutoie ainsi les bonheurs juvéniles aux contes – et parfois aussi les bonheurs des exigeantes conteuses.

Mots-clefs : Heure du conte, imaginaire verbal, oralité, échange symbolique, bibliothécaire et conteuse, dispositif, écoute, auralité, entre soi, corps, présence, participation, vie de l'imaginaire.

Listening

Abstract: This study is based on records kept by the first storytelling librarians who participated in L'Heure joyeuse (Paris, 1924 -...), the Story Hour in English. These French pioneers of The Story Hour made a point of keeping records of each and every one of their performances. Their notes provide valuable information concerning the verbal art with which they addressed their young audiences and the way in which they crafted their storytelling practices ; they reveal in particular the importance of the material conditions—even rudimentary—and the desire to create a benevolent intimacy. The notes and records describe, with intelligence and humanity, empathy and perception, the conditions of a shared experience of listening, face to face. These professional archives represent both the first records of a literary orality for children practiced in the context of a library and the rare signs of an aurality of listening. The Story Hour gives one a glimpse of the childhood pleasure of listening to stories and occasionally of the pleasure experienced by the demanding storytellers.

Keywords: The Story Hour, verbal imaginary, orality, symbolic exchange, storytelling librarians, modalities, listening, aurality, intimacy, body, presence, participation, life of the imagination.

Note sur l'auteur

Jean-Marie Privat est professeur émérite en langue et littérature françaises. Il est spécialiste d'ethnocritique. Il s'intéresse particulièrement à l'anthropologie de la culture écrite et aux oralités modernes et contemporaines. Il est membre du comité de rédaction des *Cahiers de littérature orale* ainsi que des revues *Ethnologie française* et *Romantisme*.